

On l'appelait la « Rojeta » !

Par Alice Chanioux



Pierre François REUS et son épouse Gertrudes Marie Amoros, en 1937

C'était ma grand-mère ! Elle est née en 1872 à Elche, au sud d'Alicante, connue pour posséder la plus grande palmeraie d'Europe et aussi « la dame d'Elche », buste phénicien retrouvé sur une plage, témoin du passé de la région. Son prénom c'était « Gertrudis », je n'ai jamais su ce que signifiait son surnom. Un kiné de Valencia m'avait dit que ce n'était pas forcément en rapport avec son physique. Blonde rousse, je ne l'ai connue que blanche mais avec les yeux verts dont j'ai hérité !

Elle avait quitté l'Espagne, enfant, avec ses sœurs, poussée à l'exil, non pas par la politique ou la guerre, mais par la misère, accompagnée de sa mère qui était veuve et de mon grand-père Pedro enfant lui aussi et de sa mère et ses 2 autres enfants, également veuve, ils étaient « promis » l'un à l'autre comme c'était souvent le cas en ce temps là... Il n'y avait plus que des cailloux en terre d'Espagne et plus de bras pour travailler cette terre ! Les mères savaient qu'en Algérie, en se « plaçant », elles pourraient gagner leur vie.

Mères et enfants ont donc traversé la Méditerranée, au départ d'Alicante, pour l'Algérie. Il fallait du courage pour traverser la mer dans ces conditions, fin 1882, et elle avait tout juste 10 ans quand on la plaça dans une famille française à Alger ; elle aurait voulu aller à l'école car le curé avait dit à sa mère qu'elle était intelligente, mais il fallait « qu'elle rapporte ».

De son enfance en Espagne je ne sais pas grand chose, elle me parlait de la région : la Marina, Santa Paula, Orihuela, et de l'église Santa Maria d'où on jetait quelques fois des pétales de roses, je ne sais plus pourquoi... Tant que sa mère vécut, elle parlait avec elle le « Valenciano » que ma mère plus ou moins pratiqua ensuite. Très ingénieuse, dès l'enfance, elle avait tordu une aiguille à tricoter pour en faire un crochet, du coup sa patronne a exploité ses talents pour lui faire faire des nappes et des couvre lits pour elle. Mariée, ma mère me disait d'elle, qu'elle cousait à la main les costumes de toile de son mari, très coquet, comme beaucoup d'Espagnols. Ce que beaucoup ignorent, c'est, qu'en Algérie, au début de l'immigration latine (Espagnols, Italiens, Maltais), les colons français ne voulaient pas d'eux, ils disaient, qu'ils constituaient « la lie » de la Méditerranée. L'intégration n'a pas été immédiate... et pourtant ils se sont dévoués sans compter à la construction de ce pays. L'Espagnol, c'était surtout la terre, enlever les cailloux, défricher, assécher. Ce sont eux qui ont fait de La Mitidja, l'immense plaine

fertile où tout poussait ! Et ma grand-mère me disait qu'ils avaient des outils avec des manches courts, contrairement aux Français, car ils n'avaient pas peur de se baisser !

Elle a fini par apprendre le français en déchiffrant les journaux. Mon grand-père, lui, que je n'ai malheureusement pas connu, avait commencé un apprentissage chez un forgeron. Mais physiquement il n'était pas assez robuste, sans doute sous alimenté, et il a fini par apprendre le métier d'ébéniste où il excellait ! Ils étaient très fiers de parler français et de devenir Français quand cela a été possible, l'aîné de mes oncles s'était d'ailleurs battu au « Chemin des Dames », très fiers de ce qu'étaient devenus leurs enfants ; ce qui ne les empêchait pas de suivre ce qui se passait en Espagne, en particulier la Guerre civile, c'est pourquoi mon grand-père n'aimait pas les Allemands, tout en reconnaissant qu'ils travaillaient bien car il faisait venir toutes ses ferrures d'Allemagne ! Ma grand-mère ne supportait pas que l'on parle mal le français et quand, par malheur on disait un gros mot on avait droit à un piment sur le bout de la langue ! Élevée par elle, car ma mère devait travailler, toute petite j'ai été nourrie d'Espagne alors que je n'ai découvert ce pays que beaucoup plus tard, après que l'histoire nous ait offert un aller simple pour la France, je devais avoir 24 ans, en 1969.

Enfant j'avais droit, au goûter, à des tartines de pain frotté d'ail et d'huile, ce qui paraît-il était le goûter des pauvres (ce que j'ai découvert à la lecture du roman de Lydie Salveyre « Pas pleurer »). J'ai grandi à Alger, dans un quartier à majorité musulmane où cohabitaient aussi juifs et chrétiens... 4ème génération de ma famille à y avoir vécu, ma grand-mère y est décédée le jour des Rameaux 1954, avant que ne commencent les événements, sans se douter que ses descendants quitteraient définitivement sa terre d'adoption et ne pourraient plus Pierre François REUS et son épouse Gertrudes Angèle Marie AMOROS (Don Pedro REUS AMOROS y Doña Gertrudes AMOROSY AMOROS) en 1937 Revue n°13, décembre 2015 Page 18 se recueillir ni sur sa tombe ni sur celle des siens ; après 8 ans de guerre, d'espoir en désespoir, notre histoire s'est achevée là-bas, nous avons dû quitter notre beau pays. Mais hélas la France ne voulait pas de nous, il y avait, paraît-il, trop de noms espagnols chez les « Pieds-noirs », en fait je crois, un sur deux l'était d'origine sur le million que nous étions... Pourtant en 1939-1945, 11 % de la population européenne d'Algérie a été mobilisée, il n'y aurait pas eu de débarquement de Provence, ni de campagne d'Italie sans eux... Mais la mémoire est sélective... 20 ans après vous êtes devenus des étrangers ! Devant l'accueil glacial des Français, un certain nombre ont préféré s'installer en Espagne, dans la région d'Alicante d'où étaient partis la plupart de leurs ancêtres... et en 2005, j'ai su qu'ils achevaient la construction du deuxième lycée français d'Alicante ! J'avais appris, entre temps, et avec surprise, que des « Pieds-noirs » n'avaient pas pu être considérés comme rapatriés car ces Espagnols n'étaient jamais devenus français ! J'en ai appris récemment la raison... Et c'est là que l'immigration et l'exil se rejoignent... En effet, après la « Retirada », comme il n'y avait plus de place dans les camps du Sud-Ouest, on a expédié des Républicains dans les geôles, dans les prisons... en Oranie ! Après leur libération, ils ont d'abord servi à construire la Transaharienne, quand ils ne se sont pas engagés dans les rangs de la France libre pour aider à la libération d'un pays qui ne le méritait pas (surtout quand on connaît la suite...). Après leur retour en Algérie, certains ont fondé une famille, épousé des Françaises et sont donc devenus Français mais d'autres n'ont rien fait pour acquérir cette nationalité et sont devenus « apatrides » d'où leur rejet par la France en 1962 ! Voilà, pêle-mêle, une partie de mes souvenirs...

Ma mère, jusqu'à son décès en 2010, a toujours été très fière de ses origines et je continue à l'être moi aussi ; je suis passée à autre chose, bien sûr, mais on ne peut pas nous demander ni d'oublier ni de pardonner !